

Bâisseur de mondes
Spider. David Cronenberg

Jacques Kermabon

Numéro 112-113, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2002). Compte rendu de [Bâisseur de mondes / *Spider*. David Cronenberg]. *24 images*, (112-113), 37-37.

Bâtitteur de mondes

PAR JACQUES KERMABON

SPIDER ■ David Cronenberg

Monochrome, lancinant, comme une inquiétante note sombre, tenue, indéfiniment répétée sans début ni fin. On gardera longtemps en mémoire la silhouette de cet homme, qui, dans les premières images, descend d'un train, une valise sans poids à la main, errant dans les rues évidées d'un Londres des années cinquante, solitaire, marmonnant des mots qu'il doit être le seul à comprendre.

Ralph Fiennes interprète le rôle-titre. C'est lui qui, par l'intermédiaire de son agent, a fait parvenir à David Cronenberg cette proposition d'adaptation d'un roman de Patrick McGrath, manifestant ainsi sa volonté de travailler avec le réalisateur canadien. Disons d'emblée que son jeu n'aurait pas perdu de sa force s'il en avait gommé un brin certaines exagérations « expressionnistes », d'autant que, de son côté, Cronenberg livre là son film le plus dénué de tout effet spectaculaire ou directement fantastique. L'angoisse n'en est pas moins perceptible. Simplement, elle naît moins de ce que nous croyons être tissé par la fiction que du chaos obsédant que la mise en scène distille. Avec de la bonne volonté et un peu de mauvaise foi, on dira que *Spider* raconte l'histoire d'un homme qui, après avoir été interné en hôpital psychiatrique, trouve refuge dans un foyer d'insertion situé dans le quartier de son enfance. Des souvenirs remontent alors à la surface de sa conscience, en particulier une scène de meurtre — son père aurait tué sa mère pour aller vivre avec une prostituée —, sorte de trauma initial.

Cette rationalisation des faits ne résiste pas à l'épreuve de notre perception, qui est comme directement connectée aux méandres de l'esprit déréglé du personnage. Le titre, *Spider*, renvoie à une de ses occupations obsédantes : tendre dans l'espace de sa chambre un quadrillage de fils. Cette performance — au sens plastique du terme — qui accapare une bonne part de son temps et de son énergie, si elle ne renvoie à la fin qu'à elle-même, permet, outre des dérives sémantiques et autres métaphores (avoir une araignée au plafond,



Spider (Ralph Fiennes). Comment traduire plastiquement une raison qui vacille?

perdre le fil de la raison...), d'inscrire plastiquement l'énigme de cette folie dans l'espace matériel du film. Celle-ci n'est pas donnée comme un point de vue déformé sur une réalité, elle est la seule réalité qui nous est proposée, terne, sans vigueur, sans échappatoire possible, aussi invraisemblable et tangible que les rêves. Présent et passé sont confondus, la même actrice — remarquable Miranda Richardson en comédienne caméléon — incarne la mère honnête et adorée, la putain vulgaire et honnie, la responsable du foyer acariâtre, autoritaire. Où qu'il se tourne, le personnage se heurte aux échos indéfiniment répétés de sa mémoire.

Nos compétences en psychiatrie ne nous permettent pas de mesurer la pertinence clinique du cas Spider, schizophrénie, dit-on. Nous ignorons même ce qu'il est possible de savoir véritablement de la folie, de l'intérieur. Les symptômes, les témoignages fournissent sans doute des pistes. On peut le filmer, faire naître l'inquiétude par des gestes étranges, incontrôlés. Mais l'espace mental qui se déploie sous les crânes n'est-il pas aussi insaisissable que les rêves, aussi incommunicable que toutes les pensées informulées qui nous habitent? Avec la complicité de ses collaborateurs habituels, Peter Suschitzky à l'image, Howard Shore à la musique, Cronenberg tente de s'approcher de ce mystère par le cinéma, cet art condamné à demeurer à la surface des choses. Il a en

effet expliqué à plusieurs reprises sa volonté de restituer l'univers mental de Spider. Il a cité comme sources d'inspiration non des peintres, mais Beckett, Kafka, Dostoïevski, des bâtisseurs de mondes, des créateurs capables, à partir de descriptions concrètes, de faire saisir ce qu'est une raison qui vacille. Cronenberg creuse ainsi cette oscillation entre la réalité et l'incertitude de celle-ci. Quand Spider, muni d'un éclat de verre en frotte sa peau, une angoisse s'installe chez le spectateur assez vite désamorcée par un réalisateur sans doute pas mécontent de son effet. Cette sensation n'a rien alors à voir avec l'univers mental de Spider, elle reflète la peur que son comportement inspire. Elle a néanmoins nourri un malaise. La mise en scène nous confronte ainsi à des vacillements perceptifs, échos possibles de la folie. Mais rien n'est sûr. Le film s'ouvre sur des motifs, des taches comme tirées d'un test de Rorschach, qui se confondent avec les motifs d'un papier peint. Non vraiment, rien n'est sûr. ■

SPIDER

Canada-France-Grande-Bretagne 2002. Ré.: David Cronenberg. Scé.: Patrick McGrath. Ph.: Peter Suschitzky. Mont.: Ron Sanders. Mus.: Howard Shore. Int.: Ralph Fiennes, Miranda Richardson, Gabriel Byrne, Lynn Redgrave, Bradley Hall, John Neville. 98 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.